



## Micha Klein - Cyber Attitude

D'immenses scènes de groupe : les photos numériques de l'artiste multimédia hollandais Micha Klein. Après des années de recherche, en liaison avec la déferlante techno, il vient de réaliser une série magnifique, « Rainbow Children », qui s'est taillé un succès total lors de sa dernière exposition à New York, à la Mary Boone Gallery. Il nous a raconté son parcours, des raves aux cimaises des musées. Le temps s'accélère quand on parle avec lui. Le futur est là.

Art Actuel -Avez-vous toujours été un artiste rebelle ?

Micha Klein -En quelque sorte, oui. Je suis né à Harderwijk, une petite ville de Hollande. Mon père était sculpteur et considéré comme un outsider. (c'est lui qui m'a initié à la peinture et fait travailler l'argile. Mon frère et moi, nous étions des « punk rockers », ce qui n'a pas arrangé les choses. À 17 ans, je suis parti pour Berlin. Le Mur était encore debout.

A. A. -Quelles études artistiques avez-vous suivies ?

M. K. -J'ai été élève à la Rietveld Academy d'Amsterdam. Tous mes professeurs me disaient que j'avais un potentiel. Mais j'avais déjà commencé à créer mes propres images de mon côté, et leurs discours

académiques ne m'intéressaient pas beaucoup. (c'est alors qu'on m'a suggéré de me diriger vers la section audiovisuelle. J'ai commencé à faire mes propres expériences à ce moment-là en utilisant les techniques du multimédia.

A. A. -Dans quel sens ?

M. K. -J'ai exploré le son et les réactions physiques que cela peut entraîner, dans les clubs, avec la musique à fond la caisse. Lesquelles réactions semblaient pouvoir se transformer en images et même en peintures. Je me suis mis très tôt à manier les ordinateurs et j'ai tout de suite vu que c'était l'outil idéal pour ma démarche.

A. A. -Nous sommes alors au milieu des années 80. Quel est le contexte artistique à cette époque ?

M. K. -Si je me réfère à la Hollande, les galeries d'art fermaient les unes après les autres. La nouvelle génération était branchée musique. La techno commençait à débouler. Une nouvelle scène culturelle arrivait. J'ai plongé.

A. A. -En prenant quelles décisions ?

M. K. -J'ai commencé à organiser des fêtes regroupant des modèles, des musiciens et des artistes. Nous travaillions sur les sons, les lumières, l'environnement de l'espace. Je produisais des vidéos. C'était une forme d'art collectif et technologique complètement inconnue. Chacun pouvait y prendre sa part, librement. J'étais alors un VJ, c'est-à-dire un << Video Jockey >>.

A. A. -Ca a duré combien de temps ?

M. K. -Disons presque cinq ans. Parallèlement, à la fin des années 80, j'avais démarré mes recherches sur la photo numérique de grande dimension. Cela ne passionnait pas les critiques d'art. J'ai donc continué pendant un certain temps à travailler pour les discothèques. Mais quelques-unes de mes premières images ont été publiées dans la presse.

A. A. -Laquelle ?

M. K. -Tout a vraiment démarré avec le magazine anglais The Face. J'ai alors commencé à recevoir des coups de téléphone des directeurs artistiques qui comptent. Ils avaient compris le nouveau langage de ces images.

A. A. -Avec quels outils multimédias étaient-elles créées ?

M. K. -J'ai été l'un des premiers a maitriser la fameuse Paintbox, ce qui m'a valu de nombreuses commandes pour la publicité. Ce n'était pas que du travail artistique, mais c'est ainsi que je me suis initié a l'art de la retouche électronique, par exemple. Et puis, j'ai fait le grand saut en m'équipant de la fameuse station Silicon Graphic, au milieu des années 90.

A. A. -Tout s'est précipité, alors ?

M. K. -Pas du tout (sourire). J'ai continué a être refusé par la critique d'art établie qui s'obstinait a ne voir dans les mouvements techno et cyber qu'une vaine agitation. Mais j'étais devenu un artiste reconnu des milieux branchés. C'était tres bien. Les autres commencent a s'habituer a mon style issu de la « pop culture ».

A. A. -Et votre véritable démarrage, quand est-il arrivé ?

M. K. -Par une exposition que m'a consacré le Groninger Museum. Une rétrospective sur mes dix ans de carrière. Le monde de l'art officiel me boudait et un musée me glorifiait soudainement. J'étais le plus jeune artiste hollandais a être honoré d'une rétrospective. Quel pied! (rire). Plus sérieusement, j'ai eu la chance, a cette occasion, que soit publié un catalogue magnifique. J'étais, d'autre part, sur la lancée de ma première série totalement maitrisée, « Artificial Beauties ».

A. A. -C'est a ce moment que vous êtes devenu un artiste international ?

M. K. -J'ai pu alors exposer a Londres et a Milan. Des collectionneurs américains ont repéré mon boulot. Ce qui a permis l'exposition de cette année 2000 a New York, chez Mary Boone.

A. A. -Aimez-vous New York?

M. K. -J'adore l'énergie de la ville. Il me semble qu'il y a une véritable passion pour l'art ici. En Europe, il y a plus de regards, peut-être, mais moins d'engagement. Aux États-Unis, les collectionneurs mettent chez eux les oeuvres qu'ils achètent. Ils vivent avec elles.

A. A. -Vous êtes a la fois un musicien, un « performer », un peintre, un photographe, un artiste virtuel. Quelles en sont les obligations ?

M. K. -De travailler de façon tres organisée. D'autant plus que je me suis lancé dans des séries de plus en plus sophistiquées comme celle des « Rainbow Children ». Le travail préparatoire est fondamental. Je fais des séries de croquis pour la mise en scene de ces photos de groupe. Il faut que les modèles comprennent que nous n'allons pas « shooter » de façon statique, mais bien de façon dynamique. Le décor qui les entoure va même se transformer pendant la prise de vue.

A. A. -Une mise en scene récemment orchestrée par la belle Afke. Quel est exactement son rôle ?

M. K. -Elle est d'abord ma muse (sourire). Depuis que je partage sa vie, je peux travailler beaucoup plus librement. Elle est en fait l'actrice principale de mes nouvelles compositions. Je la laisse improviser, en tant que modèle. Ses mouvements deviennent pour moi de véritables repères.

A. A. -Quelle est votre technique habituelle de prise de vue ?

M. K. -J'utilise un Hasselblad qui me permet de travailler a partir de négatifs 6 x 8. Je combine ensuite électro- niquement un certain nombre de ces images. Je retravaille particulièrement le décor avec différents logiciels 3D et, récemment, sur Windows NT. Grace a ces négatifs, originellement de grande taille, je peux faire de tres grands agrandissements photographiques que je monte sur alu et Plexi. Ceci permet au spectateur de véritablement rentrer dans l'image, de s'y immerger.

A. A. -Vous avez été un musicien. Quelle est votre relation avec la musique techno d'aujourd'hui ?

M. K. -Dés le début, j'ai été un fou de House Music, puis de toutes les formes que ça a pris, de la Trans a la Techno. Je n'ai pas Vil passer ces dix ans, d'ailleurs (sourite). Depuis deux ou trois ans, je suis dans la mouvance Dub, plus proche des vibrations positives que je recherche.

A. A. -En avez-vous fini avec votre période « speed » ?

M. K. -Pas si sur! (sourite). Mais j'assume totalement le bouleversement culturel qui est né, non seulement avec la musique, mais avec l'ecstasy, par exemple. Nous avons besoin d'adjuvants pour voir le monde différemment. Je pense même que l'ecstasy a permis en quelque sorte une thérapie de groupe pour notre génération. Dans le sens ou cela nous a aidés a nous ouvrir aux autres, a nous rapprocher.

A. A. -Par quoi ou par qui êtes-vous inspiré aujourd'hui ?

M. K. -Toujours par ces progres des ordinateurs et des logiciels qui ouvrent des portes infinies. Les outils ont changé. Je ne me vois pas retourner au pinceau et a la peinture. Mais je me demande si la forme

d'art qui est la mienne n'est pas tout simplement la nouvelle peinture. Avec des pinceaux électroniques, certes, mais qui restent des pinceaux, en toute finalité.

Propos recueillis à New York par Marie-Pierre Nakamura